

FRANÇOISE DELSUC

ÉCLATS DE VOIES

ISEDITION

© 2016 – IS Edition
Marseille Innovation. 37 rue Guibal
13003 MARSEILLE
www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-104-5
ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-105-2

Directrice d'ouvrage : Marina Di Pauli
Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty
Illustration de couverture : © Fotolia - Raphaël Robira

Collection « Jeux de mots »
Directeur : Harald Bénoliel

Retrouvez toutes nos actualités sur les réseaux sociaux :

facebook.com/isedition
twitter.com/is_edition
google.com/+is-edition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

FRANÇOISE DELSUC

ÉCLATS DE VOIES

ISEDITION

J'ai souhaité présenter ici des extraits de vies qui en racontent tout, sous forme d'instantanés.

Chaque photographie écrite condense le passé, le présent et l'avenir des personnages, dans une facette gelée de leur existence.

Un éclat d'espace-temps.

Je dédie ce livre à Vanessa Delsuc,

Avec tous mes remerciements pour sa
relecture diligente, et les conseils précieux
qu'elle me donne, en tous domaines.

Table des matières complète

Avis de tempête.....	7
Nuit blanche.....	14
Ce plat-là.....	27
La main.....	41
Amnésie.....	58
Premier jour de retraite.....	72
L'appel.....	87
Entre deux portes.....	96
Le modèle.....	104
Veille.....	130
Ô sole mio.....	142
Luctus.....	147
Osmose.....	157
Les souvenirs.....	166
Sur cette banquette.....	180
Le bouquet.....	189
À propos de l'auteur.....	201

La main

Ils sont là tous les deux.

Comme chaque année à la même date.

Comme une tradition muette.

Une petite parenthèse, un flash hors vie, une piqûre de rappel jugée indispensable, rituelle.

Ils sont là tous les deux.

Main dans la main.

La pierre tombale de granit rose s'étale à leurs pieds.

Sur la stèle, il n'y a qu'un nom, un prénom et deux dates.

C'est gravé en doré.

Il n'a pas voulu de médaillon de porcelaine avec son image.

Il n'a pas voulu d'angelots, de vierges ou de crucifix en bronze.

La pierre, pailletée d'éclats légèrement irisés, est lisse et nue, avec seulement cette inscription qui dit qu'une femme est enterrée là-dessous depuis longtemps, et qu'elle est morte à vingt-neuf ans.

Bien sûr, quelques plaques ont été déposées sur la dalle.

Il avait pourtant dit : « Sans fleurs ni couronnes, sans objet commémoratif d'aucune sorte ».

Rien !

Mais on ne peut pas empêcher les gens de faire ce qu'ils veulent quand il y a un deuil pareil... Et puis, c'était peut-être leur façon à eux de l'aimer. De l'aimer encore ! Tant de gens l'aimaient !

Le jour des obsèques, il y avait aussi des monceaux de fleurs blanches.

Mises à mort pour elle.

Il ne le voulait pas.

Il avait dit qu'il enlèverait tout ce bazar dès le lendemain, quand il retournerait sur la tombe.

Il avait dit d'une voix sombre : « À quoi ça sert toute cette bibeloterie ? », et puis, « Je reviendrai demain avec un grand sac-poubelle, et j'enlèverai tout ça, j'enlèverai tout ! ».

Cela fait presque dix ans qu'il devait tout enlever. Et c'est encore là !

Sauf les fleurs, évidemment.

Il n'a jamais pris de sac-poubelle.

Peut-être, au début, a-t-il simplement oublié. C'est difficile de survivre après une horreur pareille, la tête ne sait plus trop dans quelles eaux elle navigue. Il a peut-être oublié en se disant « Oh zut ! Demain... J'y penserai sans faute demain ».

Et puis, à force...

Ou alors, il avait réfléchi et s'était demandé au nom de quoi il pouvait enlever ces objets qui ne lui appartenaient même pas, puisqu'ils étaient dédiés à sa femme. Elle ne pouvait même pas se défendre ! Ce n'était peut-être pas forcément des objets de convenance, des objets pour « faire bien » ; c'était peut-être des représentations d'amour véritable.

Peut-être que certains revenaient sur sa tombe, et qu'ils étaient heureux de retrouver ce qu'ils y avaient déposé. Comme une larme qui se serait figée sur la pierre dans ces plaques de granit arborant des regrets éternels en bronze.

Il y avait parfois retrouvé des fleurs qu'il n'avait pas apportées.
Alors...

Ils sont là tous les deux.

Elle a sa main dans la grande patte de son père, comme avant.

Comme il y a dix ans. Il avait le même manteau gris léger, le même chapeau... À croire que le temps s'était arrêté.

Il fait un peu silhouette « à la Folon ».

Éternellement.

Devant la tombe, elle se cramponne à sa grande main, à son silence.

Elle fixe le nom gravé, toujours aussi brillant malgré la fuite des jours et, même si elle ne le veut pas, se souvient de ce jour-là, chaque fois. Chaque fois, elle se souvient...

Les bois...

Les bois immenses et sombres... C'est vrai qu'elle était petite et que tout paraissait surdimensionné, mais quand même, elle y était retournée récemment... Elle avait constaté que les arbres du grand parc étaient gigantesques !

Ce jour-là, les bois, cette odeur envoûtante de champignons et de feuilles mortes se décomposant sous les premières pluies de l'automne.

Une immense cathédrale berceau.

Le semblant de retour dans l'origine du monde.

Il ne faisait pas vraiment froid, il fallait juste se couvrir un peu, et la veste de laine qu'elle avait sur le dos la faisait transpirer maintenant.

Elle avait cinq ans et demi, alors...

Elle y tenait à son demi, car lorsqu'il serait fini, elle le savait, elle aurait six ans. L'âge des grands, l'âge où l'on n'est plus un bébé, où l'on change d'école et où l'on apprend à lire en classe. Elle aurait un vrai cartable, avec une vraie trousse de grand. Elle savait déjà bien lire, mais bon, elle apprendrait quand même plein de choses en rentrant au C.P.

Il lui tardait d'être grande. Elle n'aimait pas être petite. Il y a plein de choses que l'on ne peut pas faire, ni écouter, ni dire.

Il paraît même qu'il y en a que l'on ne peut pas comprendre !

Quand elle serait au C.P, peut-être que papa lui lâcherait la main et qu'elle pourrait s'égarer comme elle le voudrait dans les fourrés, errer dans l'ombre glauque des arbres d'eau, là-bas, se mouiller les pieds dans une flaque ou grimper sur une branche...

Mais là, papa ne voulait pas. Il avait peur qu'elle s'écorche un genou, se fasse mordre par une ronce ou se torde une cheville dans une ornière cachée ou une racine en embuscade.

Son père ne lui lâchait jamais la main.

C'était un lien.

La grosse main de son père.

C'était une preuve d'amour.

C'est que son père l'aimait. Il l'aimait vraiment beaucoup.

Il voulait toujours la protéger, s'inquiétait pour elle, et c'est lui qui lui avait appris à lire, et aussi à jouer, au piano, ce petit air tout simple qui chantait si bien.

Elle aussi, elle aimait son père. Elle se blottissait dans sa présence calme et rassurante. Jamais, jamais, il ne s'énervait. Il était doux et patient, mais sa volonté tranquille venait toujours à bout de celle de la petite.

Il était grand, large d'épaules, paisible... Rien que la légère odeur de son eau de toilette la rassurait. Son père était un havre où se mettre à l'abri des mauvais vents, le temps de grandir, de pouvoir mettre la voile sans aide.

Ainsi, il l'emmenait souvent se promener dans le parc, et même, parfois, ils allaient plus loin, dans les bois. Sa main bien au chaud nichée dans celle de son père, elle apprenait les noms d'oiseaux, reconnaissait les feuilles, faisait craquer les châtaignes sous ses pieds et voyait parfois filer l'éclair doré d'un écureuil. Leurs pas étaient calmes, et l'homme ramenait toujours l'enfant avant que la rosée ou un brouillard précoce ne diffuse de l'humidité sur les épaules des promeneurs.

Leur vie était heureuse.

La petite poussait avec quiétude et douceur dans une grande maison posée au milieu de la nature. L'été sentait la pêche et la confiture de fraises faite par Marta. En hiver, cette dernière faisait griller des marrons dans la grande cheminée ou mettait des pommes au four.

Marta avait élevé Maman et l'adorait. Pour elle, c'était une déesse, et elle l'avait suivie quand elle s'était mariée.

Ensuite, pour aider sa mère, elle s'était occupée d'elle quand elle était née.

Tout naturellement.

Elle, elle aurait juste voulu un petit frère. Elle l'avait souvent demandé.

Un soir, justement devant la cheminée, Maman l'avait prise sur ses genoux, et lui avait expliqué qu'il n'y aurait plus de bébé, plus jamais, parce que ça ne marchait plus et que cela ne pouvait pas se réparer. Papa lui a dit qu'eux aussi auraient bien aimé un autre enfant, mais que maintenant, ils savaient qu'ils n'en auraient plus.

Elle a été triste. Elle y pensait parfois dans son lit avant de s'endormir.

Mais peut-être qu'ils se trompaient, ou même les docteurs, on ne sait jamais !

Maman lui avait dit qu'elle pourrait jouer avec la petite-fille de Marta, qui vivait près de chez eux... Mais elle n'est pas venue souvent parce qu'elles ne s'entendaient pas. Lola, qui était plus âgée et plus forte, finissait toujours par la battre ou lui tirer les cheveux... Finalement, elle préférerait rester seule.

Et puis, Maman ne travaillait pas, donc elle était souvent là !

Maman était vraiment très belle.

Non seulement elle était sublime, rayonnante, mais elle avait « un charme fou ». C'est ce que disaient les gens...

Comme ils disaient que Papa « était absolument envoûté par Maman et qu'elle l'aurait fait marcher sur la tête ! ».

Elle n'avait jamais vu Papa marcher sur la tête, ça non, mais elle comprenait ce que cela voulait dire.

Papa était très, très, très amoureux de Maman. Et ça se comprenait. Elle avait d'interminables cheveux blond-roux, arrivant presque jusqu'à ses jambes, qu'elle attachait, avec une fausse négligence, en un chignon endiablé qui laissait échapper une ou deux mèches dorées.

Maman avait d'immenses yeux sombres avec de très longs cils. Mais ses regards n'étaient pas mélancoliques ; ils pétillaient de malice et jetaient des rayons de lumière.

Maman avait un corps de déesse, tout le monde le disait, et elle entendait souvent ses amies dire « quelle chance tu as d'être redevenue comme ça après ta grossesse ! ».

Il était rare qu'elle soit triste, elle souriait sans cesse et amusait le monde avec les jeux de mots qu'elle mettait dans ses phrases.

Elle dansait bien, elle chantait bien, elle s'habillait bien, elle savait faire des bouquets, jouer de la flûte et du piano !

En la regardant si fraîche et si pure, si vivante, si ensoleillée, on ne pouvait imaginer une âme fautive porteuse de trahison.

Elle vivait son bonheur à pleines dents avec la spontanéité naïve d'un enfant.

Papa disait qu'elle était parfaite.

Il était émerveillé de vivre avec ce miracle. De l'avoir « pour lui », d'en avoir un enfant.

Il disait qu'il ne pourrait pas vivre sans elle.

Il disait qu'elle était son souffle de vie.

Elle lui était absolument indispensable.

Privé d'elle, il serait terne et laid comme un crapaud sans sa princesse.

Elle et lui, pour la vie !

Seule la mort pourrait les séparer... Et encore !

Ce n'était pas un grand démonstratif, mais c'était un passionné.

Il la regardait parfois avec de ces yeux, mais de ces yeux ! On aurait dit qu'il était devant un superbe gâteau, qu'il mourait de faim, et qu'il avait trop envie de la manger.

Il lui offrait souvent des cadeaux, ils partaient en « voyage-surprise » dans des pays inconnus, et toujours, toujours, il la mangeait des yeux.

Elle savait que son père était littéralement fou de sa mère et elle en était très contente. C'était très bien comme ça. Elle baignait dans les ondes de cet amour depuis sa naissance.

Elle n'était pas jalouse, sa mère était tellement... Et puis tellement !

Elle aimait vraiment sa maman, ses câlins parfumés comme des fleurs, ses bras flexibles et tièdes, ses longs cheveux d'or avec lesquels elle pouvait jouer des heures, tenant peigne et brosse, pendant qu'elle lisait ou pianotait sur son portable...

Comment être jalouse d'un astre aussi merveilleux ?

Elle la vénérât.

Un jour, quand elle serait grande, elle serait sans doute comme elle... Enfin, peut-être.

Il paraît qu'elle lui ressemble... Elle, elle ne trouve pas, mais bon... Et puis, Papa l'aimait très fort elle aussi, elle le savait. Marta disait partout qu'il était « gaga de sa petite ».

Il lui achetait souvent ce qu'elle voulait avant même qu'elle ne le demande, et il s'occupait beaucoup d'elle quand il était là...

Il lui caressait fréquemment la tête ou la joue. Il l'embrassait très fort avant qu'elle n'aille se coucher.

Son père avait l'amour discret, brusque et rugueux, mais profond.

Sa pudeur cachait la violence de ses sentiments, même passionnés.

Et il l'aimait, elle aussi.

Un jour, il lui a même dit qu'elle aurait un cheval.

« Son » cheval. Un rêve !

Comme maman... Mais pas tout de suite : à cinq ans et demi, on est encore trop petit, paraît-il.

Maman a un cheval.

Elle l'adore et lui aussi aime Maman.

Il s'appelle Tornade, c'est une fille. Tornade est noire avec un peu de reflets châtaigne qui lui illuminent le poil. Au soleil, on pourrait croire qu'elle est en cuivre. Elle est magnifique, intelligente et vive.

Quand elle aura six ans, Papa lui a dit qu'il commencerait à la mettre dessus, mais d'après lui, pour l'instant, c'est encore trop haut. Elle espère grandir vite, car sa mère n'est pas trop d'accord...

C'est pour ça que ce sera avec Papa, car Maman aurait trop peur qu'elle se blesse.

Hélas...

Ce jour-là, elle marchait donc, les pieds dans la mousse, des odeurs plein la tête, sous les robes encore vertes des chênes, et les ramures déjà à demi déshabillées d'autres arbres, quand ils entendirent un grondement soudain, au loin. Un bruit sourd

mais bien présent, qui roulait vers eux comme sorti de la gueule d'un monstre tapi là-bas derrière !

Dans un sursaut, elle serra très fort la paume de son père. Celui-ci lui sourit et, se tournant vers elle, lui dit en embrassant sa main :

« Ne t'inquiète pas ma chérie, ce n'est que l'orage ! Il est encore bien éloigné, nous allons faire demi-tour et rentrer à la maison. C'est rare qu'il y en ait si tard. Bon, notre promenade sera vraiment courte mais tant pis, nous avons largement le temps d'arriver avant la pluie... Non, non, ne t'inquiète pas, ce n'est pas la peine d'essayer de courir comme ça ! De toute façon, tu ne pourras pas me remorquer ! »

Il riait.

Il était attendri et son amour ruisselait en silence.

Elle s'était jetée à son cou, s'imprégnant de la bonne odeur apaisante malgré la joue un peu rêche de la fin d'après-midi.

Main dans la main, ils avaient repris le chemin en sens inverse.

Ils allaient quand même un peu plus vite : son père ne voulait vraiment pas qu'elle se mouille.

Ils avancèrent, muets, dans une sorte de communion avec la nature. Le silence s'était fait parmi les oiseaux. Les feuilles lourdes d'humidité tentaient de voltiger au milieu du vent qui s'était levé en rafales.

Les grondements se rapprochaient de plus en plus vite.

Un éclair se devina dans leur dos, nimbant furtivement les arbres d'une lueur phosphorescente.

Ils arrivèrent ainsi à proximité de la lisière du parc.

Ils entendirent des rires, des petits cris aigus. Le crissement du gravier était haché comme sous des pas précipités...

Cette voix, c'était Maman.

La petite regardait ses bottes en caoutchouc en marchant pour savoir si l'on devinait les grenouilles vertes imprimées dessus, au milieu de l'herbe et des feuilles.

Elle entendit les rires et les piailllements perçants...

Quelque chose se passait.

Papa s'était arrêté.

Papa s'était arrêté, et pourtant, quelques grosses gouttes éparses commençaient à s'aplatir sur les feuilles avec un claquement sourd.

Elle regarda ce qu'il fixait, le lieu d'où venaient les cris.

Elle, elle ne voyait pas très bien.

Papa était beaucoup plus grand, il voyait sans peine au-dessus des arbustes et des buissons.

Il y avait Maman, qui apparaissait au travers du mur tremblotant des branches, en légère robe d'été assez décolletée. Elle riait encore plus, au milieu des petits cris aigus, depuis que la pluie était arrivée. Elle sautillait en longeant la BMW bleu marine du fils du notaire.

Elle le raccompagna jusqu'à la portière, et là...

Là, même petite, elle savait que Maman n'aurait jamais dû faire ça !

Le baiser qu'ils échangèrent dura longtemps... Longtemps !

Ils étaient si serrés sous la pluie qui s'accroissait.

Maman semblait ne pas vouloir se détacher de lui... Ils s'embrassèrent de nouveau en riant au milieu des gouttes...

C'est alors qu'elle sentit son père lui lâcher brusquement la main.

Interdite par la scène, elle se sentit encore plus perdue sans cette paume tiède où s'abandonner.

Il lui sembla être isolée de tout, que son corps était entouré d'une barrière invisible, tout seul, en lisière du grand parc.

Elle avait perdu son havre, son amarre.

Interdite, elle leva lentement la tête vers son père.

Il avait les yeux fixes, durs, comme rétrécis.

De la pierre.

Ses lèvres tremblaient. Il était rigide, muet.

L'homme à la voiture finit par partir, faisant demi-tour devant le perron de l'escalier. Maman se précipita à l'intérieur de la maison en agitant la main.

La petite trouvait que le temps passait très, très lentement.

Elle entendait la chute des secondes au milieu des battements de la pluie.

Elle tenta de reprendre la main de son père, toujours figé à côté d'elle comme un mort de pierre.

La main était molle, froide, sans vie...

Elle avait beau essayer de l'attraper, de s'y blottir, rien n'y faisait.

« Papa... » grelotta-t-elle.

L'appel de la petite lui parvint comme une décharge électrique, tel un éclair dont le bruit ne serait pas encore arrivé.

« Oui, pardon », murmura-t-il dans un sursaut.

Sa voix était rauque, ses yeux ailleurs.

Il avait l'air un peu perdu, comme lorsqu'on se réveille.

« Attends... Finalement, on va... On va passer par l'autre côté. »

Comme un somnambule, il remorqua vivement l'enfant silencieuse jusqu'à l'arrière de la maison en passant sous les arbres maintenant dégoulinants.

En entrant dans la buanderie, il l'aida à quitter ses bottes à grenouilles, et lui enleva sa veste au parfum de laine mouillée.

Il la regarda gravement, longuement, mais ne lui dit rien.

Il avait sur le visage l'odeur de la grande douleur.

Est-ce que ça comprend tout, une petite fille de cinq ans *et demi* ?

Ils pénétrèrent en silence dans le grand salon.

Maman se dépêchait... Elle allait être en retard à son club de danse. Elle déposa un baiser rapide sur la joue de son mari et sur le front de sa petite plantés devant elle.

Les deux promeneurs, mutiques, s'approchèrent de Marta.

Papa commanda du chocolat chaud.

Elle s'empressa de le préparer avec un air préoccupé ; des rides supplémentaires plissaient son front.

Maman, tout en courant dans tous les sens, dit qu'elle ne mangerait pas avec nous, ce soir, et de lui laisser du poulet froid.

Cependant, elle ne rentrerait pas tard, car demain, s'il ne pleuvait pas, elle voulait monter Tornade très tôt.

Il y avait longtemps qu'elle ne l'avait pas sortie...

Elle devait se rendre en ville dans la matinée, car elle avait rendez-vous avec l'esthéticienne. Alors voilà, elle ferait une virée à cheval avant, assez tôt.

Rayonnante, virevoltante, elle attrapa le sac en agneau rouge que Papa venait de lui offrir.

Elle était tellement merveilleuse dans sa précipitation que sa beauté fusait comme une insulte.

D'une dent brillante, elle déchiquetait leur calme apparent.

Affairée, elle ne ressentit pas l'air lourd, mutique, chargé de désastre, qui baignait dans la pièce.

Elle se sauva, lumineuse, furtive et brûlante comme une étincelle.

Cette nuit-là, elle se souvient avoir très mal dormi. Ce dernier orage semblait avoir chargé les murs de la maison d'électricité.

Très vite, elle entendit Maman rentrer.

Plus tard, Papa est sorti.

Un petit jour gris et sale commençait juste à vomir au bord des rideaux.

Puis, enfin, elle sombra dans sa fin de nuit.

C'est le lendemain que Maman est morte.

Elle était partie à huit heures, d'après Marta.

Papa avait déjà pris sa voiture avant que n'arrive la bonne.

Maman est morte, la maison hurle, Papa est blanc, raide.

Elle est tombée de cheval après avoir pris une assez grosse branche sur le front. Sans doute quand elle galopait.

Elle ne l'aura pas vue.

Ou bien le cheval a fait un écart. Il a peut-être eu peur, brusquement.

Lui, il n'avait rien.

On ne sait pas, il n'y avait personne et Maman était intrépide.

C'est ce qu'ils en ont déduit.

Ils ont dit aussi qu'elle avait une autre blessure derrière, elle était sans doute tombée en arrière, la tête frappant un gros caillou. Il y en avait un par terre, juste à côté de ses cheveux d'or collés par le sang...

Personne ne sait.

Comment savoir ?

Tornade ne sait pas parler !

Elle était déjà morte quand ils l'ont trouvée, après avoir vu le cheval qui, rentré tout seul, broutait le gazon de la pelouse.

Depuis quand ?

Le temps qu'ils la retrouvent...

Ils sont là tous les deux.

La pierre tombale de granit rose s'étale à leurs pieds.

C'était il y a presque dix ans.

La main glissée dans sa paume, elle attend que s'égoutte son silence.

Depuis qu'elle est morte, il vit comme un zombie, il parle encore moins, ils ne communiquent presque plus...

Il se contente de l'aimer désespérément, violemment mais en silence. Il a perdu le goût des mots.

Il ressemble à ces arbres secs que la foudre n'a pas pu achever, et qui tendent silencieusement leurs moignons suppliciés vers des cieux muets.

Elle n'en peut plus de cette muraille entre eux deux.

Elle n'en peut plus de toutes ces petites morts, de tous ces « non-dits », de tous ces silences qui hurlent dans sa tête à elle, sans que cela fasse résonner l'âme de l'homme.

Alors elle se lance :

– Papa... Papa...

Il se retourne d'un bloc, comme un robot, et regarde cette fille, « sa » fille, déjà magnifique malgré l'âge ingrat de l'adolescence. Mais le voit-il seulement ?

– Oui ?

– Papa... Papa, écoute-moi... Écoute-moi bien : je *sais*...

Le regard de son père la vrille.

Il sursaute et lui lâche la main, comme autrefois, comme il y a dix ans, à la lisière du parc...

Il a reculé instinctivement, comme sous une décharge électrique ou un coup de fouet.

Il la fixe, essaie de savoir s'il a vraiment compris ce qu'il vient d'entendre.

Il est sonné. Éternellement ailleurs, il a du mal à atterrir ici, au milieu de ces propos

– Oui, Papa. Oui, depuis le début, *je sais* ! Je t’ai entendu partir ce matin-là, si tôt, si tôt... Il n’y a que moi qui peux savoir, tu sais bien... Mais *je sais* ! Je sais... Depuis si longtemps, je sais et je me tais...

Elle parlait lentement, calmement, soutenant son regard comme pour mieux le convaincre. Elle plantait dans ses yeux son regard grave d’enfant qui a grandi trop vite.

« Je comprends Papa... Je ne sais pas s’il faut pardonner, on ne peut rien oublier, mais une chose est sûre : je t’aime, Papa ! Papa, je suis là ! »

Elle lui sourit doucement.

Il demeure interloqué, pétrifié par le vertige.

Elle lui sourit encore, l’encourageant, plantant la lumière apaisante de son regard dans son désarroi.

Elle l’apprivoise, l’encourage à comprendre, à accepter de savoir.

Elle attrape dans sa main la paume encore raide de l’homme, et c’est elle qui, tout doucement, tout doucement, remorque ce zombie en apnée vers la lumière de la sortie.

FIN DE L'EXTRAIT